

ressante par rapport aux problèmes de zone défavorisées de la ville post-industrielle et des villes en voie de développement.

2) L'approche écologique permet un certain retour sur les outils de la planification urbaine (ce sont les problèmes autour de la densité des formes urbaines). Du point de vue des stratégies urbaines, on retient des problématiques nouvelles, des acteurs nouveaux, des modes d'interventions nouveaux, puisque les schémas décisionnels changent. Concrètement, on se penchera sur les plans de déplacement urbain par rapport aux questions de pollution de l'air et non plus seulement sur la question de l'espace public par rapport à l'usage de l'automobile. D'autre part, l'échelle d'analyse ne sera plus le bâtiment mais l'habitat.

avant-propos : McLuhan, trente ans après

Pascal
Durand

*Maître de Conférence en
Information et Communication
Université de Liège*

"Et s'il avait raison ?", se demandait Tom Wolfe en 1965, un an après la parution de *Understanding Media* et alors que la réédition de l'ouvrage en livre de poche s'envolait à cent mille exemplaires. Trente ans plus tard, à la rédaction de *Wired*, le doute n'est plus de mise : Internet est grand et McLuhan est son prophète (1).

Son nom avait pris les couleurs fanées d'un âge d'or révolu, ses livres le charme désuet des fables auxquelles on a cessé de croire, mais qu'on aime encore à se raconter en souvenir du temps où l'on y ajoutait foi. Et pourtant il suffit aujourd'hui d'ouvrir les journaux aux rubriques adéquates, de fréquenter la presse spécialisée, de parcourir le "World Wide Web" à la rencontre des sites, des listes et des forums de discussion dédiés à son œuvre pour se convaincre que la période de purgatoire qu'il a connue aura été, tout compte fait, assez brève. Juste le temps qu'il fallait, nous dit-on, pour que les prédictions se réalisent.

Que n'aura-t-il pas prédit d'ailleurs ? Pêle-mêle, et sans souci d'être exhaustif : l'extension planétaire des réseaux électroniques, la guerre de l'information et par l'information, le nomadisme immobile des "internautes", le télé-travail et la télé-pédagogie, l'hybridation généralisée du multimédia et la réalité virtuelle, la relève

du livre par l'hypertexte, l'esthétisation de la planète Terre à l'heure des satellites et des navettes spatiales, sinon même - oui, déjà - le cybersexe ou "RoboCopulation" (2). Et tout cela, chaque fois, sur le mode du constat, si gratifiant pour celui qui l'énonce, sachant, seul contre tous, ce que tous ignorent - car, disait-il, victimes de ce qu'il appelait "l'effet-rétroviseur", nous étions déjà demain sans le savoir, ce que nous tenions pour notre présent n'étant, en vérité, que la maintenance mentale du passé.

Paul Virilio, de son côté, a beau clamer dans le désert que *"la toile des multimédias [...] ne sera que la caricature grotesque du village global d'un Marshall McLuhan qui apparaîtra désormais comme le Jean-Jacques Rousseau bucolique des temps digitaux"* (3), les jeux sont faits : les hérauts de la cyberculture ont pris fermement le relais des publicitaires de Madison Avenue et n'ont rien à leur envier, non plus qu'à McLuhan lui-même, au registre de l'incantation prophétique.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que le retour de McLuhan à l'ordre du jour par le biais des discours "techno-eschatologiques" (4) ne s'accompagne pas d'un retour en grâce dans l'espace universitaire. Sur ce terrain, l'auteur de *La Galaxie Gu-*

tenberg ne paraît guère plus fréquentable aujourd'hui qu'hier, s'il ne l'est pas moins encore. L'époque semble bien révolue, en tout cas, où les chercheurs sérieux prenaient la peine d'alimenter les nombreux débats "pour ou contre" ayant rythmé et, dans une large mesure, conforté la propagation des thèmes macluhaniens à la fin des années soixante (5).

Signe des temps (à moins qu'il ne s'agisse déjà là d'un significatif déni d'héritage), aucun texte signé McLuhan ne figure ainsi au sommaire de la volumineuse anthologie des sciences de l'information et de la communication composée par Daniel Bougnoux (6), qui, par contre, recueille dans la section réservée aux "Ouvertures médiologiques" le compte-rendu passablement caustique (et redoutablement pertinent) au fil duquel Umberto Eco démontrait dès 1967 les ressorts du "cogito interruptus" à l'œuvre, selon lui, dans *Pour comprendre les média* (7). Armand et Michèle Mattelart, quant à eux, ne consacrent aux "formules brillantes de McLuhan" (8) que quelques lignes (furtives) de leur excellente *Histoire des théories de la communication*. Et, par un juste retour des choses sans doute, les mêmes font plus large place aux travaux d'Innis, "précurseur de McLuhan", qu'à ceux de son "collègue [...]" à l'université de Toronto" (9).

Plus significativement, il n'est pas rare de voir des auteurs dont les convictions technophiles rejoignent celles auxquelles McLuhan est ordinairement associé s'abstenir de se réclamer de lui ou ne pas s'aviser de leur dette à son égard. Faire par exemple l'hypothèse, au moment de dessiner les contours d'une "anthropologie du cyberspace", que "l'informatique communicante [s'y] présenterait [...] comme l'infrastructure technique du cerveau collectif ou de l'hypercortex de communautés vivantes" (10), n'est-ce pas d'entrée de jeu reconduire aux mêmes frais les transports métaphoriques, le ton et presque les mots avec lesquels le gourou de Toronto annonçait l'entrée imminente de l'espèce humaine dans "une sorte de conscience cosmique universelle" (11) ? Un tel exemple ne fait pas qu'illustrer l'effondrement de la valeur McLuhan sur le marché des références théoriques. Il fait aussi bien valoir, à l'inverse, que l'opération à laquelle ce nom reste attaché - à savoir la conversion des techniques en utopie technologique - relève aujourd'hui, dans certaines régions du champ critique, d'une sorte de réflexe si puissamment conditionné qu'il dispense ceux qui le mobilisent (ou sont mobilisés par lui) d'en assumer la filiation.

Neil Compton en faisait la remarque dès 1965 : "Il est facile, avec un peu d'entraî-

nement, de discerner des fragments de McLuhan incrustés comme des fossiles dans la prose de maint critique ou sociologue" (12). Trente ans après, l'incrustation est à ce point profonde, les fils du discours macluhaniens sont si intimement tramés dans l'étoffe où se découpent les théories de la communication (ou des médias ou des transmissions) qu'une discipline en émergence telle que la "médiologie" peut passer pour fortement novatrice en ne procédant sous plusieurs aspects, quand bien même s'en défend-elle, qu'à une méthodique acclimatation à notre air du temps de certains des postulats et des cadres de réflexion dont McLuhan s'était fait le promoteur dans les années soixante (13). Professer par exemple qu'"une table de repas, un système d'éducation, un café, une chaire d'église, une salle de bibliothèque, un encrrier, une machine à écrire, un circuit intégré, un cabaret, un parlement [...] ne sont pas des "médias" mais [qu'] ils entrent dans le champ de la médiologie en tant que lieux et enjeux de diffusion, vecteurs de sensibilités et matrice de sociabilités" (14), qu'est-ce d'autre sinon réactualiser, en en déplaçant à peine le centre de gravité, la définition hyperextensive des médias (tous "prolongements des sens de l'homme") lancée par McLuhan sur le mode du slogan ? Faire glisser le point de vue des contenus et des usages vers les supports de transmission et

les stratégies de propagation qui d'une idée font une force et de cette force une énergie sociale, qu'est-ce sinon renouer, plusieurs crans en dessous dans le dogmatisme, avec le déterminisme technologique dont il reste le représentant le plus radical ? Rythmer l'évolution des sociétés humaines en trois "médiasphères" (logo-, grapho-, vidéo-), n'est-ce pas également reprendre à son compte - certes avec un plus grand souci de rigueur - la loi des "trois âges" (tribal, scribal, néo-tribal/électronique) par laquelle McLuhan détournait, en les rabattant l'une sur l'autre, la "loi des trois états" d'Auguste Comte et celle des trois phases de la technique (éo-, paléo-, néo-) énoncée par Lewis Mumford (15), qui lui-même la tenait de Patrick Geddes (16) ?

Insistons-y : il ne s'agit pas d'intenter ici quelque procès à la "médiologie". Celle-ci ne saurait être réduite à ce qu'elle retient et recycle, et bien naïf qui croirait possible, en matière de doctrine ou de théorie, de fonder à neuf (ce qui reviendrait, si cela se voyait, à bâtir sur du vide). L'axe Geddes-Mumford-McLuhan-Debray souligne cette loi voulant au contraire que toute théorie s'édifie en agençant autrement les débris de celle dont elle consomme la ruine. Comme il en va, selon McLuhan, de tout medium en voie d'hégémonie (lequel embobine le medium qu'il décline), le con-

tenu d'une théorie en ascension serait, ainsi, la théorie qu'elle entend ou prétend dépasser. Il ne s'agit pas, non plus, de prendre la mesure d'une force d'influence qui agirait directement et par des voies bien balisées : cette influence, elle s'est exercée il y a trente ans, et s'est éteinte en même temps que l'éclat des Golden Sixties. Il s'agit bien plutôt, redisons-le autrement, d'indiquer, en un point donné parmi d'autres, l'effet d'enveloppement que le paradigme macluhanien - si faible fut-il au regard des chaînes d'associations qu'il a gouvernées dans l'œuvre (17), mais fort aujourd'hui de l'inflation discursive et surtout du crédit social et politique dont bénéficient les nouvelles technologies de la communication - tend à exercer, indépendamment de quelque influence détectable, sur toute approche portant l'accent sur les facteurs d'imprégnation réciproque qui relie une culture à ses vecteurs matériels (18). Cela en partie (James W. Carey y insiste plus loin) parce que c'est à McLuhan que l'on doit d'avoir non pas le premier posé la question de cette imprégnation, mais imposé la légitimité d'une pareille question, de façon plus lisible qu'Innis et avec plus d'impact que Mumford.

Le retour de McLuhan auprès des apôtres du virtuel et parmi leurs journalistes, d'un côté, la persistance diffuse et la force d'en-

veloppement du paradigme macluhanien, de l'autre, ne se situent certes pas au même niveau : c'est là affaire de surface et d'exaspération promotionnelle au service des autoroutes de l'information ; ici, d'environnement caché, d'intertexte théorique et de catégories communes de réflexion. Mais la conjonction, aujourd'hui, de ces deux tropismes appelle à la plus grande vigilance critique, car l'un pourrait bien, à son corps défendant, servir de caution à l'autre.

C'est dans cet esprit que le dossier qu'on va lire a été conçu. Précisons donc tout de suite que celui-ci ne s'est pas donné pour enjeu principal de déterminer, en parodiant un titre fameux de Benedetto Croce, "*ce qui est vivant et ce qui est mort*" dans la pensée de McLuhan, ni pour objectif de dresser l'inventaire de son héritage chez différents théoriciens. À l'exception de l'article de Leen d'Haenens, qui fermera le dossier en présentant, dans son contexte propre, le programme d'activités du centre de recherches fondé par McLuhan à l'université de Toronto et actuellement dirigé par son ex-assistant Derrick de Kerckhove, les différentes contributions que nous avons réunies ont ceci en partage d'adopter sur l'apport macluhanien un point de vue généalogique.

Cet apport ne se confond pas, en effet, avec

la somme des insistances et des points communs présentés par les livres signés McLuhan, de même que chacun d'eux ne se réduit pas à la somme des arguments qu'il avance et des terrains ou complexes d'objets qu'il soumet à diverses "sondes exploratoires". Chaque livre de McLuhan, monté en mosaïque de citations et d'allusions lettrées, est une bibliothèque explosée, un univers de références après tremblement de terre. Chacun, tout autant, est un terrain miné, sourdement travaillé par des représentations, des mythes, des valeurs qui lui viennent de la trajectoire propre de son auteur dans l'espace universitaire, de ses appartenances sociale, culturelle, religieuse, de ses fidélités comme de ses infidélités, ou des traditions et systèmes de pensée dans le prolongement desquels il s'est situé quand il ne les a pas prolongés à son insu. Lire ou relire McLuhan dans l'ignorance de ces représentations et des terrains dans lesquels elles sont enracinées, c'est prendre le risque d'en renouveler l'emprise, la cécité étant, ici comme ailleurs, le meilleur medium de l'illusion. "*Dans son cas, remarquait d'autre part Gerald Emmanuel Stearn, la question de savoir s'il a raison ou tort [...] est, à plus d'un titre, dénuée de signification*" (19). Entendons par là, dans la perspective que nous ouvrons aux *Quaderni*, que les ouvrages de McLuhan, ses interventions, les effets de théorie

attachés à ses intuitions souvent fulgurantes et parfois géniales, sa figure même, telle qu'elle a été façonnée par les médias, relèvent pleinement du champ qu'il a exploré, en tant qu'émanations mythologiques de ce champ, et font aujourd'hui partie intégrante de l'imaginaire de la communication qui nous gouverne et dont il convient - tâche inachevable parce qu'elle aussi s'ajoute, autrement, à ce qu'elle travaille - de faire la critique.

Notre dossier s'ouvre par un double regard rétrospectif, celui que Ruth Katz et Elihu Katz portent sur les deux creusets au sein desquels se sont opérées la formation intellectuelle de McLuhan et, en aval, la transmutation d'un obscur professeur de lettres, plutôt traditionaliste au départ, en analyste de la culture de masse, puis en théoricien-vedette de la société de consommation-communication : d'une part, le département de lettres à Cambridge dans les années trente, au moment où F. R. Leavis et I. A. Richards jetaient les bases du "New Criticism" en déportant le point d'analyse des contenus lyriques vers la forme poétique et de la production du texte vers l'esthétique de sa réception; d'autre part, dans les années quarante-cinquante, la découverte et la fréquentation à l'université de Toronto des travaux conduits par Harold Innis sur l'économie politique et l'histoire

culturelle des voies et moyens de communication. L'axiome macluhanien de base - "The Medium is the Message" - apparat ainsi comme l'articulation et le condensé du formalisme de Leavis/Richards et du déterminisme technologique propre à Innis. Dans cette perspective, Ruth et Elihu Katz font également remonter le paradigme constructiviste relayé par McLuhan aux recherches initiées en Angleterre, à la fin du XVIII^e siècle, sur les structures cognitives de la perception esthétique.

Remontant en d'autres directions, James W. Carey, disciple d'Harold Innis et l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire sociale des médias (20), relie l'apport macluhanien, dans ses volte-face idéologiques et son tiraillement entre archaïsme et modernité, aux utopies ayant imbibé les structures mentales américaines aux lendemains de la Guerre de Sécession, lorsque la maîtrise de l'électricité et l'expansion du réseau télégraphique semblaient annoncer un nouvel état de civilisation, à la fois unitaire et communautaire, mais confondu, en réalité, avec un capitalisme enchanté. Se profile alors une ligne de filiation inattendue, allant de Kropotkine à McLuhan en passant par Patrick Geddes et Lewis Mumford, tous imprégnés par les mêmes représentations féériques de la technique et de ses répercussions sur l'ordre social. S'il enregistre

au passage les effets-retard de cette féerie reconduite - pointant, notamment, ses retombées militaires et politiques au moment de la Guerre du Vietnam -, Carey dresse cependant un inventaire très équilibré des modes de réflexion et des problématiques dont McLuhan s'est fait le puissant vecteur. Poser les bonnes questions dispense, en partie, d'y apporter de contestables réponses.

"Je n'ai aucun point de vue sur quoi que ce soit", prétendait-il, "seuls m'intéressent les modalités et les processus". Serge Proulx, qui rappelle combien l'œuvre de McLuhan, "penseur pop", est inséparable de l'esprit des Sixties, reprend au bond cette déclaration de principe pour recontextualiser en deux temps celui qui se présentait comme un "intellectuel sans point de vue", sous l'angle d'abord de ses relations - tortueuses - avec l'univers académique, ensuite de son récent retour en scène et en grâce sous l'impulsion des propagandistes des "nouveaux" médias. La Guerre du Golfe a bien eu lieu, et le "village global" qui s'annonce tiendra plus du supermarché que de l'espace public planétaire. Ici encore, cependant, le bilan est contrasté. Au passif, l'utopie et son "idéologie euphorisante" (21). À l'actif, une pensée englobante, non réductible, quoi qu'il y paraisse, à un déterminisme rigide,

n'allant qu'en sens unique des mutations techniques à leur contexte anthropologique.

Notre propre contribution, quant à elle, prendra pour fil conducteur les métamorphoses que McLuhan, rhétoricien plus que théoricien, aura fait subir, tout au long de sa carrière, à ce qui reste sa formule la plus fameuse : "the Medium is the Message", "the Medium is the Mess Age", "the Medium is the Mass Age". Ces calembours catalysent une vision du monde, et valent comme expression ludique des positions successivement occupées par lui dans l'espace qu'il explorait. Avec le recul, qui estompe les aspérités, les contradictions, les repentirs, l'œuvre macluhanienne paraît à la fois monolithique et monomaniaque, tout entière soumise et vouée au pouvoir de fascination des "nouveaux" médias. C'est oublier, d'une part, que la pensée McLuhan s'est formée en passant par différents moments de conversion (au formalisme, au catholicisme, à la culture de masse) et, d'autre part, qu'elle doit une part majeure de son impact sur le public à une méprise totale touchant au message - profondément conservateur - qu'elle a tenté de faire passer. Le grand prêtre de l'église cathodique, dont on a cru qu'il rédigeait avec délices l'acte de décès du livre et de la culture lettrée, n'a pas cessé, en réalité, d'appeler à leur sauvegarde face à la montée des nou-

veaux "barbares".

"Il faut éviter de toucher aux idoles, disait Flaubert, car la dorure en reste aux doigts".

Il faut cependant relire McLuhan : ce sera aux dépens de l'idole qu'il est en train de redevenir, et au profit d'une œuvre plus dense et plus complexe, plus ambiguë également, qu'il n'y paraît dans les usages auxquels elle recommence à se prêter. Rendre cette œuvre à sa genèse et à son contexte de diffusion, indiquer ce qui, jusque dans la force animant ses projections prophétiques, tenait McLuhan prisonnier de conceptions passéistes, voir, plus simplement dit, "d'où il est venu", c'est se mettre en condition de discerner comment et par où il nous revient aujourd'hui, sous l'impulsion de quels facteurs, avec quels profits mais aussi avec quels risques, - et au service de quels intérêts.

On l'aura compris : l'ambition caressée par le présent dossier est aussi de porter au jour quelques-unes des crédulités qui habitent nos rationalités techniciennes.

N · O · T · E · S

1. Organe de ralliement des adeptes américains de la cyberculture, le magazine Wired a fait de McLuhan son "saint patron", suivant l'expression éloquente de son rédacteur en chef et éditeur Louis Rossetto. Rossetto, dont la formation universitaire s'est déroulée entre 1967 et 1971 - soit durant une période où "l'influence de McLuhan était à son sommet" -, confie en outre avoir conçu l'esprit et la maquette du magazine à l'imitation du livre cosigné par McLuhan et Quentin Fiore, *The Medium is the Massage* (dans Benedetti & DeHart, *On McLuhan. Forward Through the Rearview Mirror*, Cambridge, MIT Press, 1997, p. 172. Je traduis).

2. Le mot-valise est de Mark Dery, selon qui McLuhan aurait dès 1951 anticipé dans *The Mechanical Bride* la funèbre hybridation du sexe et de la machine : "aujourd'hui, écrit-il, plus de quarante ans après les remarques prémonitoires de McLuhan sur "l'image mêlée, largement répandue, du sexe, de la technologie et de la mort", les thèmes de la technique érotisée, du sexe assisté par les machines, de l'accouplement avec la technologie et des désirs charnels déviant pour aboutir à des orgies de destruction high-tech, se retrouvent tous enchevêtrés dans la cyberculture" (*Vitesse virtuelle. La cyberculture aujourd'hui*, Paris, Abbeville, 1997, p. 196).

3. Paul Virilio, *Un paysage d'événements*, Paris, Galilée, 1996, p. 19.

4. L'expression est de M. Dery, *op. cit.*, p. 20.

5. Voir, par exemple, les recueils édités par Gerald Emmanuel Stearn (*Pour ou contre McLuhan*, Paris, Seuil, 1967) et Raymond Rosenthal (*McLuhan Pro & Con*, Baltimore, Penguin Books, 1968).

6. à noter que le nom de McLuhan ne figure pas davantage dans la liste déroulée de Austin à Wittgenstein sur la couverture du volume.

7. Daniel Bougnoux, *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, coll. "Textes essentiels", 1993, pp. 552-560. Umberto Eco avait par ailleurs déjà recueilli son texte dans *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, *Le Livre de Poche*, 1985, pp. 311-332.

8. Armand et Michèle Mattelart, *Histoire des théories de la communication*, Paris, La Découverte, coll. "Repères", 1995, p. 5.

9. A. et M. Mattelart, *op. cit.*, p. 103.

10. Pierre Lévy, *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1994, p. 25.

11. Marshall McLuhan, *Pour comprendre les média*, Paris, Seuil, coll. "Points", 1977, p. 103. Aujourd'hui, écrivait-il déjà, l'ordinateur s'annonce comme un outil de traduction instantanée, dans tous les sens, de tous les codes et de toutes les langues. L'ordinateur, en somme, nous promet une Pentecôte technologique, un état de compréhension et d'unité universelles" (*Ibid.*, pp. 102-103). On peut comparer cette pieuse

promesse au "rendez-vous" auquel convie Pierre Lévy à la fin de son prologue à *L'Intelligence collective* : "Par delà les médias, des machineries aériennes feront entendre la voix du multiple. Encore indiscernable, assourdie par les brumes du futur, baignant de son murmure une autre humanité, nous avons rendez-vous avec la surlangue" (*op. cit.*, p. 16).

12. Cité par G. E. Stearn, *op. cit.*, p. 23.

13. Sans doute Régis Debray prend-il soin, dans son *Cours de médiologie générale* (Paris, Galilée, 1991), de prévenir d'entrée de jeu tout quiproquo à ce sujet : "rien à voir, affirme-t-il, avec la "mass-médiologie" lancée sur le marché dans les années soixante et soixante-dix" (p. 14). Mais cette précaution ne l'empêche pas, quelques pages plus loin, de saluer en McLuhan une "géniale et baroque figure de proue" au moment de l'installer au panthéon de tous ceux qui furent "médiologues" avant la lettre : Kant, Diderot, Balzac, Valéry, Michel Serres ou encore Jacques Derrida et Bernard Stiegler (*ibid.*, p. 32). Ceci sans s'aviser, semble-t-il, que cette captation d'héritage et cette revendication d'ancêtres ou de contemporains prestigieux - allant paradoxalement de pair avec l'affirmation que l'on partirait d'une sorte de point de commencement absolu - renoue avec la stratégie de razzia culturelle à laquelle McLuhan lui-même n'a pas cessé de se livrer tout au long de sa carrière. Notons que dans la troisième époque de son autobiographie, Régis Debray - qui n'avait pas jugé utile d'insérer McLuhan dans la biblio-

graphie générale donnée en appendice de son ouvrage *Vie et mort de l'image* (Paris, Gallimard, 1992) - lui rend toutefois, mais habilement parmi d'autres qui lui étaient proches, l'hommage tardif qui lui revient : "Pas étonnant, écrit-il enfin, que les deux tiers de ma bibliothèque de médiologue soient en anglais. Harold Innis [...], McLuhan, bien sûr, Raymond Williams, Elizabeth Eisenstein, Walter Ong" (*Par amour de l'art. Une éducation intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 323).

14. R. Debray, *Cours de médiologie générale*, éd. citée, p. 15.

15. En particulier dans *Technique et civilisation*, Paris, Seuil, 1950.

16. Sur ce point, voir dans le présent dossier l'article de James W. Carey.

17. Cf. Edgar Morin : "Si le paradigme de Mac Luhan est pauvre, son syntagme est riche" (*Nouveaux courants dans l'étude des communications de masse*) (1968), recueilli par Francis Balle et Jean G. Padioleau, *Sociologie de l'information. Textes fondamentaux*, Paris, Larousse, coll. "Sciences humaines et sociales", 1973, p. 107).

18. C'est ce qui fait, par exemple, que la définition qu'on a vue d'un café, d'une table de repas ou d'un système éducatif en tant qu'objets "médiologiques", à égalité avec un encrier, une salle de bibliothèque ou un circuit intégré, prend l'allure d'une évidence (au demeurant pertinente).

19. *Op. cit.*, p. 20.

20. Pour s'en assurer, lire notamment *Communication as Culture. Essays on Media and Society*, Boston, Hyman, 1989.

21. L'expression est d'Edgar Morin, art. cité, p. 111.

D'où venait-il, où a-t-il disparu ?

Ruth Katz
Elihu Katz

Hebrew University
of Jerusalem
The Annenberg School
for Communication

Traduction :
Pascal Durand

Prêchant depuis le seuil qui sépare le déclin de "l'homme typographique" de l'émergence de "l'homme électronique", un professeur de littérature canadien, du nom d'Herbert Marshall McLuhan, devint le gourou de l'âge médiatique suite à la parution de *La Galaxie Gutenberg* en 1962 et de *Pour comprendre les médias* en 1964 (1). Brillant, érudit, excentrique, il en vint à pontifier au sujet de l'avenir de l'espèce humaine devant des patrons d'industrie, des publicitaires et des premiers ministres, et joua son propre rôle dans *Annie Hall* de Woody Allen. À coup de livres et d'articles, les intellectuels, m me ceux chez qui le charme était rompu, ne cessaient pas de s'interroger sur son cas : "Et s'il avait raison ?" (Tom Wolfe, 1965). Et Philip Marchand, son biographe (1989 : 220), de rappeler par ailleurs un dessin d'humour du *New Yorker*, datant de 1970, dans lequel une jeune femme sortant d'un cocktail mondain demandait à son compagnon : "Ashley, ne craignez-vous pas qu'il soit prématuré de claironner partout autour de vous : 'Qu'est-il arrivé à Marshall McLuhan ?'"

Notre propos est de tenter de répondre à ces deux questions avec un recul d'une trentaine d'années. La chose est loin d'être aisée. McLuhan est d'une lecture difficile : il ne tient pas en place. Il fait, à l'intérieur